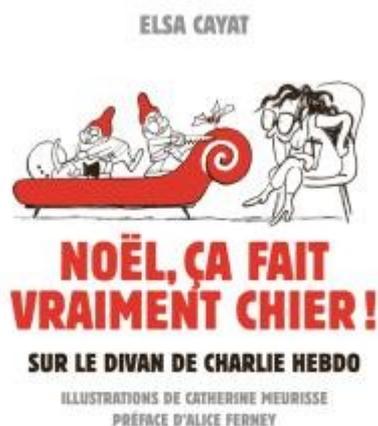


Soirée ELSA CAYAT, psychanalyste

En mémoire du 7 janvier 2015



à l'initiative de quelques psychanalystes normands, autour de ses chroniques dans Charlie Hebdo...

ouvert au public
entrée libre

Le jeudi 7 janvier 2016 à 20H30

à la maison des associations
7 bis, rue Neuve Bourg l'Abbé
14000 CAEN

LES ÉCHAPPÉS - CHARLIE HEBDO

Soirée Elsa Cayat, psychanalyste

En mémoire du 7 janvier 2015, A l'initiative de quelques psychanalystes normands, autour de ses chroniques dans Charlie Hebdo... Ouvert au public, entrée libre.

Jeudi 7 janvier, 20h30, maison des associations, 7 bis, rue Neuve-Bourg-l'Abbé. Contact : 06 08 53 42 74

Ouest France du 6/01/2016



Sommaire

Introduction à la soirée <i>Daniel Olivier, psychanalyste</i>	4
Le Chemin de la liberté Préface du livre d'Elsa Cayat – Noël, ça fait vraiment chier- <i>Alice Ferney, écrivain</i>	6
Psychanalyse et civilisation, le psychanalyste et l'actualité <i>Michel Leverrier, psychanalyste</i>	11
Pire que le bruit des bottes, le silence des pantoufles Max Fritsch <i>Marc Minkine, enseignant à la retraite, pas en retrait !</i>	19
Genèse de la Shoah Extrait du livre -Noël ça fait vraiment chier- <i>Elsa Cayat</i>	22
La Folie Psychiatrique, <i>Jean-Louis Faure, ami de la psychanalyse</i>	24
La Folie Psychiatrique Extrait du livre -Noël ça fait vraiment chier- <i>Elsa Cayat</i>	26
La Capacité de s'aimer <i>Marie Chapelle, psychanalyste</i>	28
La capacité de s'aimer Extrait du livre -Noël ça fait vraiment chier - <i>Elsa Cayat</i>	36
Conclusion <i>Daniel Olivier</i>	38

Préambule

Le document que vous avez entre les mains est précieux et modeste à la fois.

C'est la trace d'une soirée de rencontres entre des intervenants et un public autour des chroniques d'Elsa Cayat produites dans Charlie Hebdo durant plusieurs mois..

Ce document emprunte beaucoup à l'ouvrage « Noël, ça fait vraiment chier » -Editions les échappées de Charlie Hebdo-, tant pour les chroniques d'Elsa que la préface d'Alice Ferney ; s'y ajoutent les interventions de nos amis de la psychanalyse le 7 janvier 2016 à Caen.

Mais ce document doit beaucoup également, non pas à des petites mains, mais à de belles mains, qui de la frappe des textes, de leurs corrections et de leurs mises en page, ont fait de cet instant d'échange un objet de transmission.

Elles se reconnaîtront, je les remercie chaleureusement.

Daniel Olivier

Introduction à la soirée

Daniel Olivier

Chacun se souvient où il était, ce qu'il faisait il y a 1 an jour pour jour.

Ce sont les patients qui m'ont informé enfin alerté sur cette tuerie.

En rentrant, comme beaucoup je pense, j'ai regardé les infos à la télévision. Parmi le flot de reportages, j'ai été sensible à l'intervention d'une jeune femme qui, s'approchant du micro d'un journaliste, s'écria : « Je veux que vous parliez d'Elsa Cayat, c'était mon Analyste, j'avais rendez-vous ce jour, bien-sûr elle n'était pas là. C'était une femme formidable, parlez d'elle ».

Le ton de cette jeune femme et sa détermination m'ont touché. Je ne connaissais pas Elsa Cayat, j'étais devenu ces dernières années un lecteur infidèle de Charlie Hebdo !

Alors, le jour de sa mort, je me suis intéressé à sa vie, à ses écrits, à ses chroniques à Charlie, et à ses ouvrages dont le dernier¹ achevé par un de ses amis François Xavier Petit, annoncé avec beaucoup d'intelligence et de délicatesse par Antonio Fischetti dans Charlie Hebdo il y a quelques mois.

C'est ainsi que j'ai découvert Elsa Cayat « personne complète, amputée de rien, désentravée, devenue par ses propres forces la vivacité même », écrira Alice Ferney en préface de l'ouvrage « Noël, ça fait vraiment chier » - (les échappés Charlie Hebdo).

Les derniers événements de novembre à Paris nous renforcent dans l'idée que l'on peut avoir peur sans que cela nous tétanise et nous immobilise. Aussi, pour reprendre l'expression de cette jeune femme évoquée tout à l'heure, nous sommes là ce soir pour parler d'elle, sans pour autant parler à sa place.

1 La capacité de s'aimer, Elsa Cayat - Éditions Payot et Rivages

Je remercie très chaleureusement Michel Leverrier, Marc Minkine, Jean-Louis Faure et enfin Marie Chapelle, Psychanalystes et/ou amis de la psychanalyse, d'avoir répondu spontanément à mon invitation. Ils reprendront et commenteront une chronique de leur choix de sorte que nous ayons une présentation de quelques unes de ses élaborations ainsi que l'écho qu'elles peuvent susciter en nous.

Mais avant de leur donner la parole, notamment sur les aspects les plus théoriques et éthiques de son travail, il me semble précieux de vous présenter plus précisément la personne, la femme qu'elle était.

Pour ce faire, je vais vous lire cette merveilleuse préface d'Alice Ferney à l'ouvrage déjà évoqué « Noël, ça fait vraiment chier ».

Le Chemin de la liberté, la joie d'exister

Alice Ferney

Les réflexions d'Elsa Cayat écrites pour Charlie Hebdo donnent la mesure de qui elle fut : une libertaire flamboyante, optimiste et idéaliste, suscitant chez ceux qui la rencontraient l'envie de la liberté et forgeant avec ses patients les moyens d'une telle conquête. Elle figurait, portée à son comble, une personne complète, amputée de rien, désentravée, devenue par ses propres forces la vivacité même. La puissance de la vie l'habitait, qu'elle renvoyait vers vous par sa simple façon d'être. Chacune de ses chroniques le martèle : en se libérant des souffrances passées qui l'enferment dans leur écho toujours ressurgissant, tout homme peut retrouver en lui le jaillissement de la joie d'exister. Elle l'avait aussi écrit dans ses livres : « La psychanalyse est un chemin de liberté, de désaliénation, de retour vers soi à travers l'exploration de la souffrance et du malheur issus du passé et de la filiation. » Elsa Cayat avait traversé cette catharsis élargie.

Son énergie était déployée. Elle incarnait le beau résultat de la libération par la parole analytique. Elle était une preuve vivante en faveur de sa discipline. Il suffisait de la voir pour croire comme elle au pouvoir salvateur des mots et de l'écoute, tel qu'elle l'évoque dans sa chronique « La folie psychiatrique ». Elle avait appris à réserver « une place à sa propre différence » et elle enjoignait chacun de nous à faire pareil, de sorte qu'il pût ensuite accueillir la spécificité d'autrui, c'est-à-dire aimer. Qu'est-ce que *aimer* ? aura finalement été la grande question de l'œuvre d'Elsa Cayat.

Je me rappelle, comme au présent de la vie, la femme qu'elle fut. Personne ne l'oublierait. De toute évidence ne pesaient plus sur elle le poids des conventions, la contrainte excessive des bonnes manières, les codes de la mode, ce que les autres pouvaient penser d'elle. Elle avait une allure d'originale, habillée comme personne, ne ressemblant à personne. Elle ne retenait pas sa grosse voix de fumeuse, ni son rire énorme, ni les grands « ouais » qui traversaient la porte capitonnée de son cabinet. Elle utilisait souvent des mots grossiers, « c'est des cons », « quel connard de dire ça », « vous les emmerdez », je ne me les rappelle pas tous, mais elle parlait ainsi, pour exprimer son refus sans appel de la bêtise et de la méchanceté. Son intelligence l'empêchait d'être jamais vulgaire, sa générosité d'être

jamais choquante. Il ne restait que le génie de la rencontre : accueillir l'autre, offrir sa chaleur humaine, dans la liberté d'être soi. Dans le monde de la psychiatrie, c'est à Harold Searles que je la comparerais : audacieuse et tendre pour une pratique de l'analyse qui suit son intuition sans avoir peur et qui ose tout dire. Parce qu'on peut tout dire si on sait dire et si on sait entendre, pour faire advenir l'autre au meilleur de sa relation à sa vie. Comme le font maintenant ses chroniques, son comportement sans cesse rappelait que la pensée est le contraire de jugement, et que l'intuition se nourrit d'abord à la sensibilité.

Elsa était une rencontre comme on en fait peu. Pour ses patients, elle fut souvent LA rencontre de leur vie. Je suis certaine que tous avaient le sentiment de se trouver en face d'une personne d'exception qui demeure aujourd'hui irremplaçable autant qu'on peut l'être. Pour tous ceux qui lui ont confié leurs histoires, lire le recueil de ses textes sera une manière de retrouver sa voix. Pour les autres, qui n'ont pas vécu cette stupéfaction bienfaisante de la connaître, ce sera découvrir le pouvoir investigateur qu'elle possédait.

Car Elsa Cayat fut une travailleuse solitaire et silencieuse, veillant tard à son bureau après la journée de consultation, presque en secret, pour scruter le puzzle en mouvement du monde sans éluder aucune des questions qu'il suscitait. Les chroniques en témoignent : à la lumière de son expérience clinique, grande lectrice des philosophes et même des romanciers, Elsa Cayat s'est colletée aux problèmes de société tels que nous les posent les évolutions sociales, économiques et techniques. (L'euthanasie et la GPA sont les meilleurs exemples de ces nouvelles questions.) Pour chaque sujet abordé, il s'est agi pour elle de remonter à la source. Quel était *en vérité* ce problème ? D'où venait-il ? Sur quoi se fondait-il ? A quoi se heurtait-il ? Avec quoi résonnait-il en nous ? Voilà ce que systématiquement se demandait la psychanalyste. Pas question de rester à la surface, il fallait descendre vers les origines, repenser nos héritages, « faire voler en éclats les écrans », questionner les préjugés. Puisque l'humain était la source des formes de la société, puisqu'il avait forgé au fil des siècles les principes, les règles, les coutumes, les pratiques, d'où venaient les métamorphoses, les progrès, les débats qui nous troublaient, d'où venait notre trouble, sinon de l'humain lui-même ? Certaine, à la manière d'une Françoise Héritier, que ce que nous croyons fondé en nature est en réalité le produit des réflexions de l'esprit humain, Elsa Cayat était capable d'imaginer que toute chose pût être autrement, tenant que les événements et les conflits d'idées qui faisaient notre actualité étaient les symptômes à décortiquer pour

comprendre les enjeux sous-jacents. Elle perçait ainsi à jour dans sa réflexion la mécanique intrinsèque de notre système capitaliste (« cette course sans fin à la non-dépendance matérielle ») et chrétien qui « connote péjorativement l'amour de soi » alors que toute capacité d'amour s'ancre dans celui-là, et l'on ressent parfois qu'elle remonte aux sources du malheur, de la haine, de l'agressivité. On peut dire que les chroniques sont ce dépiautage des couches souterraines du réel et témoignent que l'opération était menée parfois avec rage, et, disons-le, cet aveuglement propre à l'idéalisme.

*

Le commencement d'une chronique du docteur Cayat est donc toujours une question : la vraie question derrière la question. L'individu s'appartient-il ou appartient-il à la société ? Quelle relation existe-t-il entre notre idée de la mort et notre vision de la vie ? Que cache la peur de la mort ? Ou encore : Qu'est-ce qui fascine dans la violence ? Quelles sont les racines de la haine ? Comment comprendre la tragédie de la Shoah ? Quelle est la fonction de la culpabilité ? Le racisme, qu'est-ce que c'est ? Quelle est la différence entre l'amour et l'emprise ? Quelle fut la découverte monumentale de Freud ? Qu'est-ce que l'enfant ? Où en est aujourd'hui la psychiatrie ? En quoi consiste la révolution inouïe de la psychanalyse ?

Les réponses d'Elsa Cayat se fondent sur les lignes de force d'une vision de l'homme construite par la découverte freudienne de l'inconscient, des rêves, des fantasmes, et la double place du langage telle que l'a comprise Lacan. Elsa Cayat pioche dans le réel avec ces outils qu'elle garde à portée de pensée. L'euthanasie, le racisme, la violence, la Shoah, le capitalisme, les techniques de procréation, la famille, Œdipe, l'amour, Noël, ces sujets sont passés au tamis de sa science avec laquelle elle en a d'abord établi le centre. Les réponses sont parfaitement inhabituelles. Elsa Cayat assène des vérités si énormes qu'on voudrait les nier, mais non, on y repense et on devine qu'elle a raison. « L'homme est un être qui sans le savoir a peur de tout. »

« Nous sommes codés jusqu'à l'os par notre propre vécu. » « Le fond du problème enfoui chez l'homme est la peur de l'abandon. » « Le propre du présent est de réactualiser (de rameuter) le passé. » « L'intimité est le chaudron où sont prêtes à bouillir toutes les anciennes douleurs que le présent réveille. » « Le secret imprononçable, c'est la part de haine en nous transmise par ceux qui nous ont engendrés. » Et si l'auteur demeure optimiste,

c'est que la quête du sens et la passion de la culture s'ajoutent chez elle à la certitude que, dans la grandeur humaine, il y a la possibilité de transformation de l'esprit. Rien ni personne n'est figé, répète Elsa Cayat. La psychanalyse évoque sans cesse cette capacité de restauration et de révolution, répétant sa foi dans l'émancipation réflexive, et refusant au passage de voir niée par la « psy made in USA » cette richesse dynamique. Elle dit sa crainte de la normalité mécanisée et des protocoles. Le mot « magie » revient souvent sous sa plume : magie du sens, magie des mots, magie du renouvellement. En nous laissant une définition de la psychanalyse comme « passion du déchiffrement de la souffrance humaine », par la fraternité entre l'analysant et l'analyste, elle dit son choix de la psychanalyse contre la psychiatrie, dont le diagnostic, s'il renonce à la parole vive, peut parfois « sceller une dalle ». Elle répète le pouvoir transcendantal, sacré et pacificateur, de la parole. Dans son dernier article, paru après sa mort, elle retrouve des thèmes de son premier et de son dernier livre, celle de la capacité de s'aimer. S'aimer les uns les autres, s'aimer soi-même.

*

Parfois la chroniqueuse est lancée sur son idée, aveugle aux obstacles, juchée sur sa capacité personnelle de penser librement. Elle s'est construite l'idée précise d'un monde idéal (utopique ?) dans lequel chacun, déchargé de sa souffrance d'enfant, serait autonome et capable, heureux et aimant, donc par exemple n'exploiterait personne. Alors elle s'étonne des limites que le droit impose à la violence faite à autrui et même des outils du droit, ainsi cette différence cruciale qu'il fait en France entre les choses et les personnes. C'est qu'en idéaliste elle veut croire que personne ne traiterait personne comme objet...

Les faits (qui ne mentent pas) nient pourtant ce monde idéal (non encore advenu). Les comportements ne témoignent pas de la maturité psychique ou de l'harmonie que la psychanalyse place (implicitement) à la source de ses avis sur les interdits et les permissions que le législateur est amené à poser ou à accorder. On dévore de l'antidépresseur. On conduit encore en état d'ébriété. On exploite autrui sans vergogne. Le contrat privé pourrait mener à l'esclavage consenti tant devient grande la souffrance du chômage. Pour ces raisons, le consentement éclairé ne saurait suffire dans ce monde réel où le droit précisément a pour mission de protéger les plus démunis contre de tragiques consentements. La liberté d'Elsa Cayat était peut-être si rugissante, si désireuse d'un monde heureux, qu'elle refusait la réalité

qui s'y opposait et faisait objection à son idée. Pensons néanmoins à son idée. Libres, autonomes, responsables et capables : cette ambition que la psychanalyste entretenait pour nous peut donner le cap de nos quêtes encore inachevées.

Psychanalyse et civilisation

Le psychanalyste et l'actualité

Michel Leverrier

Elsa Cayat assassinée le 7 janvier 2015 par les tueurs fanatiques qui ont décimé la rédaction du journal satirique Charlie-Hebdo, était une psychanalyste-femme engagée dans un combat, celui de la liberté d'expression dans notre société laïque et démocratique. Elle en a payé, de sa vie, le prix ainsi que ses compagnons : Charb., Tignous, Honoré, Cabu, Wolinski, B.Maris, l'économiste, ... et les autres (policiers, juifs à l'Hyper Cacher).

Elle soutenait une position opposée à la soit-disant « neutralité » de la psychanalyse. Il est vrai : « qu'il y renonce le psychanalyste » s'il ne peut être en prise avec « la subjectivité de son époque » selon les mots de Lacan, en 1953 dans fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, cf. *Écrits* p.321). «Car, ajoutait-il, comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique ?».

Avec courage et talent elle fustigeait la (bêtise), «Connerie Universelle», disaient Cavana et Choron fondateurs du journal, «bête et méchant», Hara Kiri, devenu Charlie Hebdo), les idées toutes faites, les croyances aliénantes et les dogmatismes sectaires.

Mais comment avec des mots affronter un fanatisme qui répond en tuant ? Comment endiguer les peurs qui déclenchent réactions violentes et racistes ? Comment analyser la peur de la liberté (dont parle Elsa Cayat) ?

Comment aborder le refus de savoir, la méconnaissance, «la passion de l'ignorance » (disait Lacan qui en faisait une des trois passions du moi, après l'amour et la haine) ?

Elsa Cayat écrivait ses courtes chroniques sur des sujets brûlants de l'actualité, en lançant, à chaque fois, une problématique nouvelle :

- « L'état de vie ou de mort » (sur l'euthanasie).
- « Violence et impuissance » (sur la montée de l'extrême droite).
- « Genèse et Shoah » (remarquable : « sur le paradoxe du peuple allemand qui n'avait rien à envier au peuple juif, c'était un des peuples les plus éclairés du monde »).

- « Jouir sans entraves » (« sur la surdité à nous-mêmes qui grève la jouissance : jousis-sens» : repris à Lacan !).
- « Effets de retournements » («confusion de l'emprise et de l'amour ») .
- « Autorité parentale » («la relation victimaire à l'autre »).
- « Psychiatrie « made in USA ».
- « Naître ou ne pas naître ».
- « Retour du refoulé familial » («revendication des familles hétérosexuelles de représenter l'absolu de la famille»).
- « Les sens et le sens » (sur la naissance de M.Foucault).
- « Le rêve » (découverte monumentale de S.Freud).
- « « Réflexions sur l'Œdipe » et « reoedipe » » (avec J.P.Vernant et P.Vidal-Naquet).
- « La folie psychiatrique » (ses débuts de psychiatrie à Esquirol, ex-Charenton).
- « Retour de vacances » (l'amer-mère et fille).
- « La dépendance » (« chaque jour nous assistons h  b  t  s aux déflagrations du système capitaliste »).
- « L'addiction capitaliste » (heureux rapprochement !).
- « Prisonnier de soi » (« l'homme a oublié la féerie de la nature au point de l'autodétruire en s'autod  truisant »).
- « Science sans conscience n'est que ruine de l'  me » (psychiatrie et D.S.M).
- « L'argent » («le cœur sans cœur du capitalisme»).
- « Le palpitant de la pensée (avec une phrase étrange de W.Benjamin).
- enfin, « La capacité de s'aimer » : titre de l'ouvrage qu'elle terminait quand elle fut abattue.

Tâche impossible, certes, que celle psychanalyste-chroniqueuse surtout à Charlie Hebdo, journal engagé dans un combat idéologique et une liberté d'expression sans réserve... dans la caricature et l'humour.

Comment éviter, quand on est psychanalyste, l'écueil de proposer la psychanalyse comme un bien, et pire de lui faire dire le bien ? Ce qui reviendrait à en faire une morale ou une nouvelle religion, même laïque (*cf.* : « laienanalyse» de S.Freud).

Elsa Cayat essayait de se tenir là sur un délicat chemin de crête et de liberté. Il est certain que dans les pays totalitaires et les dictatures la psychanalyse, quand elle existe, a plus de mal à vivre ! Et les psychanalystes ont souvent dû fuir leur pays. Freud en 1938 et beaucoup de ses amis, et élèves, juifs comme lui, ont dû s'exiler pour échapper à la barbarie nazie et aux camps de concentration (ses quatre sœurs y sont mortes). Ce que l'on sait moins c'est que quelques-uns (pas tous aryens !) sont restés pour collaborer dans l'institut de psychothérapie mis en place par Göring après que soit interdite la psychanalyse, dite science juive ».

La psychanalyse ça va, semble-t-il, avec la liberté mais elle en questionne les termes (liberté :...de désirer ?; équivoque du mot mais de sexe féminin !). Si elle se fonde sur une éthique du sujet dans sa pratique comme dans sa théorie, c'est un sujet – «sujet de l'inconscient » - aux prises avec ses illusions et ses passions «un sujet en souffrance d'un savoir inconscient» (selon l'heureuse formule de J.Clavreul) qui même assujetti, voire aliéné dans ses symptômes demeure un «sujet parlant» s'adressant et pouvant être entendu (c'est préférable !) par un autre sujet, l'analyste.

La découverte freudienne fut ainsi le début d'une aventure «scientifique», originale, difficile et singulière. Les psychanalystes essaient d'en poursuivre, réinventer (dit-on) l'expérience et la recherche avec chacun chacune, un par un. Laisser parler en psychanalyse n'est pas sans risque, vouloir être psychanalyste aussi. S'il peut être long et difficile d'approcher certains fantasmes et encore moins facile de découvrir et dépasser les obstacles (résistances) qui entravent une possible liberté (n'aime t-on pas sa ou ses prisons ?), la psychanalyse reste une singulière expérience d'ouverture à la parole (malgré « la servitude volontaire » ! La Boétie).

Alors quel est le désir du psychanalyste ? Comment la psychanalyse se transmet ? Et pourquoi l'expérience de l'analyse se poursuit-elle ? Il se dit, sans doute, qu'elle peut dénouer des symptômes, aider à vivre aussi, et ouvrir à un certain entendement...en parlant. Elle permettrait comme Elsa Cayat l'écrivait «une capacité de s'aimer» permettant «de prendre son destin en main et son désir au sérieux» p.148.

Freud et après lui Lacan et bien d'autres psychanalystes ont poursuivis l'aventure (avec les enfants et les familles : M.Klein, W-Winnicott...F.Dolto, M.Mannoni...ou avec les psychoses et en institutions : J.Oury...Ils ont élaboré que c'est la loi symbolique qui permet

à l'humain («animal parlant») de s'humaniser («parlêtre» disait Lacan) dans une famille et une société humaine.

La psychanalyse soutient qu'il n'y a pas d'humain qui ne soit soumis aux effets de l'inconscient («découverte monumentale» de S.Freud disait E.Cayat), un inconscient langagier à réalité sexuelle. Elle avance qu'il n'y a de désir que dans le rapport au désir de l'autre (et de l'Autre : écrivait Lacan), soit la fonction du phallus et de la castration, et que c'est l'interdit (en particulier de l'inceste et du meurtre) qui rend possible la loi symbolique articulée au désir et à l'irréparable différence des sexes, à la jouissance et à la mort.

Ces propositions, issues de l'expérience et de sa théorisation, sont sans doute aussi incomprises que dérangeantes puisqu'elles sont si souvent attaquées, falsifiées, vidées de leur sens véritable et colportées (tel l'oedipe pour tous !) comme d'insipides évidences. Les mises en cause du narcissisme («N'aime t-on jamais que soi-même ?» - Colloque Espace Analytique : Caen 2002), de l'égo (du moi) dans ses désirs de manipulation et de toute puissance, ainsi que les questions posées aux pouvoirs institutionnels (en particulier dans la psychanalyse), si elles ne restent pas lettre morte, ne provoquent-elles pas autant de rejet que de d'idéalisation, ce qui n'est guère mieux ?!).

Gouverner, éduquer, (soigner) psychanalyser, métiers impossibles disait Freud ; «la psychanalyse symptôme du malaise», disait Lacan. Freud écrivait dans « Le malaise dans la civilisation » (ou dans « Le malaise dans la culture ») (1930), que celle-ci (la civilisation) demandait beaucoup de sacrifices et de frustrations et de plus en plus d'efforts à l'humain en terme de refoulement pulsionnel (le refoulement n'étant pas la répression : «Freud, au fur et à mesure qu'il avance, penchait vers l'idée que le refoulement était premier», disait Lacan dans « Télévision ») ; Ce qui entraînait anxiété, angoisse et agressivité.

Il énonçait l'affrontement conflictuel de deux forces puissantes, au niveau individuel et collectif : Éros (désir de vie) et Thanatos (désir de mort). Il terminait ainsi son texte célèbre sur « Le malaise dans la civilisation » : «Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est facile de s'exterminer jusqu'au dernier. Ils le savent bien et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse. Et maintenant il y a lieu d'attendre que l'autre des «deux puissances célestes» , l'Éros éternel tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte

qu'il mène contre son adversaire non moins immortel)... «Mais qui peut présumer du succès ou de l'échec» (a-t-il ajouté en 1931).

Que dirions-nous maintenant, 85 ans après, alors que le malaise s'accroît, qu'un malêtre, ou plutôt «un désêtre» (Lacan) gagnerait l'humain et, peut-être, l'humanité tout entière ?

Un désir de vie qui s'emballe ? Éros qui en ferait trop, «qui exagère», (cf. G.Pommier : « Les corps angéliques de la post-modernité »), et Thanatos qui lui répondrait sur le même ton ? Une désintringation pulsionnelle pourrait-elle être à l'œuvre dans nos sociétés ? Éros et Thanatos déchaînés, en quelque sorte, et lancés vers une jouissance sans limite ?...

En tous cas Lacan, après Freud, ne prédisait pas des lendemains qui chantent. Avec la multiplication, la diffusion, la complexification des conflits et des guerres (économiques, religieuses, ethniques...etc.) dans un «système déshabité» (E.Cayat), et une uniformisation croissante du monde productive de ségrégations et de réactions violentes avec un système capitaliste globalisé, financiarisé et sauvage dont la machine surchauffe et se consume, comme la planète ! : Quel avenir à l'humanité ? Quelle place à l'être humain ?

Lacan, en 1970 (après 1968) aux étudiants de Vincennes (Université) qui l'interpellaient bruyamment, rétorquait que s'ils cherchaient un maître ils risqueraient bien de le trouver ! L'appel au Sauveur, comme aux puissances occultes, n'est jamais sans danger. Ne pourrait-il en (re)surgir un monstrueux réel ?

Lacan annonçait aussi le retour du religieux sous des formes nouvelles, des croyances et des obscurantismes, malgré, voire à cause du «discours de la science» (incluant la psychanalyse) en place du Maître (cf. Lacan : Les 4 discours : séminaire « L'envers de la psychanalyse », 1969). Une nouvelle religion «scientifique» ?

Freud avait osé analyser et parler du religieux et de la religion en termes d'illusion («l'avenir d'une illusion», 1927), interrogeant la science, non en tant que savoir sur le réel, mais dans ses conséquences et applications (technoscientifiques) (cf. Freud : « Considérations actuelles sur la guerre et la mort») (1915) ; cf. sa lettre à Einstein : pourquoi la guerre ? «Il ne peut y avoir de civilisation mondiale... » disait Freud).

Lacan disait que «les progrès de la civilisation universelle allaient se traduire par une pratique de la ségrégation». Il parlait «des profonds remaniements des hiérarchies sociales constituantes de notre temps avec l'universalisation du sujet»...et «les incidences sur l'objet a» (objet a, Lacanien), (le 16 novembre 1967 à Ste Anne)... «Dans ce réaménagement du

monde»... «où le repérage de la jouissance se fait sur l'objet et non plus sur l'Autre, puisque notre séparation n'est plus assurée»... (Alain Vanier : conclusion le 22-5-2015, Colloque, Université Paris VII, sur la radicalisation et ses traitements : cf. Fethi Benslama : « L'idéal et la cruauté : subjectivité et politique de la radicalisation »).

«Dieu, à en reprendre de la force, finirait-il par ex-sister, ça ne présage rien de mieux qu'un retour de son funeste passé» (Lacan : Télévision 1974 Ed.Seuil) ; et parlant (Séminaire : « Les 4 concepts de l'holocauste et du nazisme » (24/6/1964), Lacan évoque le «sacrifice» au « Dieu obscur ».

Dans sa chronique et son livre posthume, « La capacité de s'aimer » (soi-même et les autres, bien sûr !), Elsa Cayat écrivait que la psychanalyse permettait un certain accès au bonheur et à la capacité d'aimer. Freud pensait, en effet, que la psychanalyse, par les voies de la «sublimation» pouvait permettre d'aimer ...et de travailler. Lacan dans un jeu de mots de jouissance en «joui'sens» laissait entendre un certain remaniement subjectif, (une «passe», en quelque sorte). De là à affirmer comme Elsa Cayat : « Autant dire que la psychanalyse en acte la réalité des droits de l'homme», il y a un pas. Elle estimait pouvoir «refaire le trajet de la haine à l'amour...», en «analysant sa souffrance et sa haine» en psychanalyse...», «pour retrouver l'amour réel, la possibilité d'aimer il faut avoir été au bout de sa haine en analyse...». Que dire de la haine meurtrière qui l'a tuée ?!

Certes, Elsa Cayat se réfère aux travaux de Lacan sur la fonction symbolique et la fonction du phallus (cf. chapitre 6) ce qui lui donne «force de frappe» (dit-elle) pour s'opposer aux idéologies biologisantes (sur la famille, la filiation, la loi du sang, ou des gènes !...); mais si elle avait utilisé l'articulation et le nouage (en «nœud borroméen») des trois instances Réel-Symbolique-Imaginaire de Lacan, au quatrième terme (la fonction des Noms du père), là où se place l'idéal et le religieux (Nom-de-Dieu), ses élaborations (chp 13 à 16) en auraient été facilitées ; car les travaux de Lacan sur «l'ordre des discours» («Les 4 discours») peuvent permettre de repérer «l'astuce» (disait Lacan – Milan 1974) du « discours capitaliste » lorsqu'il réussit à utiliser le «discours de la science» à son profit (c'est le cas de le dire !). Avec les « technosciences» (auxquelles elle fait à juste titre référence), la financiarisation sauvage dans «une fétichisation de la marchandise» (Marx) et un pouvoir de l'argent démultiplié par les nouvelles technologies c'est un «système déshabité» dit-elle. Il est vrai, Elsa Cayat ne manque pas de dénoncer la fonction imaginaire, mais aux conséquences bien

réelles du «mythe de l'extrême richesse exalté comme idéal de jouissance et comme seule liberté possible», écrivait-elle (dans « La capacité de s'aimer » p.127).

Mythe entretenu par l'idéologie capitaliste pour infantiliser les masses et les endormir dans un rêve qui vire au cauchemar (aliénation dans un monde inhumain).

Lacan ne réfutait pas la question du bonheur (comme E.Cayat le dit) il la questionnait sans complaisance (souvent joyeusement !). Il a écrit Kant avec Sade (*cf.* Écrits) subvertissant l'impératif de la loi morale et épinglant là où le désir se noue à la loi : Les humoristes subversifs dessinateurs de Charlie Hebdo ne s'amusaient-ils pas à nous l'illustrer, tel Wolinski, dans ses dessins, inscrivant en certains lieux du corps de petites femmes, la maxime : «Ni Dieu, ni maître» ou le slogan (mai 1968) : «Faîtes l'amour et pas la guerre !» ?

Lacan n'a pas réduit le sens de la parole biblique «au commencement était le verbe» à quelque chose de spécialement «con» (sic ! comme le dit Elsa !)-(*cf.* Aragon : Poèmes !). Mais il a interrogé les notions de sens et d'être dans leurs dérives philosophico-religieuses. Ainsi il a articulé à côté sens et de la signification, le signifiant («qui représente le sujet pour un autre signifiant») ouvrant à une autre dimension («dit-mension» disait-il), ajoutant : «il est frappant que ce sens se réduise au non-sens du rapport sexuel» (*cf.* Télévision). Car l'insensé, l'inouï, le non-symbolisable, l'impossible (le «réel» lacanien) ne sont-ils pas au cœur de l'expérience psychanalytique et de la vie humaine ? Et ça, Elsa Cayat le savait !

Depuis les attentats de Charlie Hebdo du 7 janvier 2015, et tous les autres, avant en France et à travers le monde il y a eu les massacres du 13 novembre 2015 à Paris.

Un fanatisme déjà là et pourtant nouveau, se réclamant de l'islam radical, un islam sectaire intégriste (salafiste rétablissant califat et charia), «aimant la mort plus que la vie» (dixit Ben Laden), se «radicalisant», s'infiltrant en «ennemi intime» au cœur des «subjectivités» de certain(e)s, des familles, des communautés, des sociétés, frappe et tue pour provoquer terreur et chaos. Mettant en avant un idéal de meurtre et de mort («en martyr») il s'exalte dans un idéal de vie éternelle et de jouissance au-delà, sans commune mesure avec la vie d'ici-bas.

N'est-ce-pas là l'équivalent d'un calcul sur la jouissance où le «plus de jouir» vaudrait «plus-value» !? De nouvelles confrontations meurtrières pour un nouvel ordre du monde et un «réaménagement des jouissances» ne se profilent-ils pas sur un fond de guerres et de terrorisme ?

Les démocraties sont mises à l'épreuve pour résister aux réactions obscurantistes de peurs, de racismes, de ségrégation et de violence, et réinventer la politique.

«La liberté effraye» écrivait Elsa Cayat, à qui nous rendons hommage ainsi qu'à ses compagnons ; «Ne pas nommer le mal ajoute à la misère du monde» disait Cabu citant Camus !

Bien fragiles les démocraties, les libertés et la vie : Qui d'Éros ou Thanatos ?

Pire que le bruit des bottes, le silence des pantoufles»

Marc Minkine

La question que je me pose. Pourquoi suis-je ici ? Pour quoi faire ?

Pour parler. Tout simplement !

Le fait d'être avec vous est la résultante d'un télescopage d'événements sur quatre mois.

- 13 septembre 2014, mort de ma femme Annick. Selon l'euphémisation qui atténue la souffrance. « Après une longue maladie ».

- 7 janvier 2015, assassinat de mon camarade Tignous. Celui qui fait des petits dessins à Charlie Hebdo. Avec d'autres.

- 14 janvier 2015, visite d'Auschwitz Birkenau avec des lycéens Bas-Normands.

- 15 janvier 2015, enterrement de Tignous, au Père Lachaise.

C'est là d'où je parle. Ça devrait être plus clair au fur et à mesure de mon propos.

Si je suis ici, ce n'est pas pour contribuer à rendre un hommage à de chers disparus. Je ne me sens ni Charlie, ni policier, ni Juif – « Ich bin kein Berliner ». Nous sommes le 7 janvier. C'est vrai. Et alors ? Quand je discutais avec Tignous c'était pour évoquer les mérites comparés du Condrieu et du Petit-Chablis... pour qu'il me raconte les prédictions rédhibitoires de ses professeurs de collègue : « Jamais tu ne seras dessinateur, avec ta main gauche »... C'était aussi et surtout pour entretenir notre amitié amoureuse à l'égard de Charles Baron, un des derniers rescapés d'Auschwitz. Nous refaisions le monde, un monde bien à nous. Un peu fou, totalement farfelu. Un monde où le Panda Géant, parfaitement élu, avec 100% des voix devenait chef de gouvernement. Révocable à chaque instant.

Oui, j'ai vécu quatre longs mois, abominables. La seule attitude, s'accrocher à l'État des choses. Les faire miennes, les comprendre. Et j'ai découvert la Psychanalyse, qui, selon Elsa Cayat, « transforme la merde en or ». Une authentique révolution copernicienne. Mon héliocentrisme politique radicalement bouleversé. Moi qui ai toujours pensé jusqu'à

l'admettre que la psychanalyse n'était qu'un placebo pour petit-bourgeois en quête d'identité. Et aujourd'hui je participe au langage qui soigne. Donc, j'ai ma place parmi vous. J'aspire à respirer tranquille dans mon univers.

Tout à l'heure, je vais vous lire GENÈSE DE LA SHOAH, une chronique d'Elsa Cayat.

C'est quand même la visée de mon propos. Parler avec des mots justes, si possible, d'une des plus grandes abominations de l'histoire. Une période de déni d'humanité. L'être humain traité comme un déchet. SHOAH, un hiatus de voyelles qui éjecte l'holocauste. Qui nomme l'innommable par un mot nouveau. Et nous questionne. Nous met mal à l'aise. La Shoah séjourne toujours et encore en nous, en creux, à notre insu. La Shoah n'aurait jamais dû avoir lieu, or elle a eu lieu. Elle a des conséquences aujourd'hui, dans l'actuel, chez chacun de nous. Elle questionne le présent, les roms, les arabo-musulmans, les migrants... Les racismes. Nous ne pouvons pas nous passer de la connaissance de cette histoire. Elle n'a surtout pas vocation à ne nous tirer que des larmes. La Shoah révèle, de façon exemplaire « la saloperie qui sommeille chez chacun d'entre nous, les plus policés et les plus humains d'apparence ». Françoise Dolto. La Shoah, c'est logique, c'est humain, c'est épouvantable. « le réel problème est que tout homme comprend à la fois un juif et un nazi en lui-même. »

Des mots d'Elsa Cayat, chroniqueuse impertinente, provocatrice, « juive-laïque, athée-pratiquante. »

Les Deux oxymores définissent très clairement qui est Elsa Cayat. Quelle volonté l'anime. Selon Paulhan, « la vie est pleine de choses redoutables ». Jusqu'à dire : « Arriverons-nous à vous pardonner tout le mal que nous vous avons fait. ».

Pourquoi nous sentons-nous encore coupables aujourd'hui ?

Parce que nous avons peur. L'histoire ne se répète jamais, mais il lui arrive de bégayer. Elle ne donne pas de leçon mais elle nous met en situation. Dans un chaos politique, nous espérons un sauveur et à ce moment-là nous votons « démocratiquement » pour un homme fort, un dictateur. La pensée paresseuse est toujours opérante. Je ne suis pas persuadé que – ainsi que le formule le jargon psychanalytique – « l'activateur d'attachement » provoqué par les attentats du 7 janvier 2015 et du 13 novembre 2015 cimentera une communauté éclairée,

volontaire et combative parce que justement politisée.

Et pour finir sur un mode humoristique, à propos du peuple élu, à propos des juifs européens de ces douze années de pouvoir nazi : « les pessimistes ont fini à Hollywood et les optimistes à Auschwitz » Billy Wilder.

Je n'ai jamais rencontré Elsa. J'aurais aimé discuter cet aphorisme avec Elle.

Genèse de la Shoah

Elsa Cayat

Cette tragédie, c'est quoi ? Ce sont des Allemands qui tentent de se désenvoûter du peuple juif en l'exterminant. Les nazis ont tenté de relever l'âme allemande de l'humiliation de la Première Guerre mondiale par une substitution de puissance fantasmagorique, car cette destruction est bel et bien le produit de l'externalisation d'un fantasme dont les juifs étaient l'objet. Eux qui étaient les hôtes minoritaires de ce peuple les avaient à leur insu, en quelque sorte, envoûtés.

Le paradoxe de l'affaire, c'est que le peuple allemand n'avait rien à envie au peuple juif, c'était un des peuples les plus éclairés du monde. Selon Freud, la notion de peuple élu est à l'origine de cette envie. Alors que cette notion de peuple élu est très fragile, même si elle montre que croire que l'on est élu par Dieu induit l'aspiration aux profondeurs de l'esprit, néanmoins le vrai problème est qu'à cette période charnière de l'Histoire les Allemands ont adhéré à cette notion.

Aussi, il faut aller plus loin et se demander d'où vient cette fascination mêlée d'envie et de désir de rabaissement à des fins de rehaussement et de rassemblement ? En effet, l'antisémitisme courait depuis des siècles, il a explosé dans toutes ses conséquences en 1940 en Occident.

Je pense qu'à l'origine de cette fascination destructrice il y a la schizophrénie qu'à engendrée le christianisme à partir du moment où l'Église a déraciné son dieu et ses origines juives.

La planète entière est chronodatée sur la naissance de Jésus, dont on a coupé l'arbre généalogique . Arbre dont procèdent son être de chair et d'os, son enseignement et sa parole. C'est à cette aune que la persécution des Juifs s'est poursuivie par vagues, du fait de cette section de l'origine transmuée en meurtre d'un homme-dieu par les siens. Cette persécution des Juifs est la résultante de la persécution des chrétiens à l'égard d'un dieu qui ne leur appartient pas, persécution d'autant plus vive que la transmission de cette religion se fait quasiment par le sang. Elle est restreinte. A quoi fait écho en miroir l'exaltation de la « race » aryenne promue sur le sol de la destruction de la « race » juive. D'un point de vue

plus largement symbolique, cette coupure dans la frise chronologique fondée sur le mensonge des origines de ce dieu, c'est l'homme coupé de ses origines, coupé de ses racines, mais du même coup c'est l'homme coupé de son intériorité.

En d'autres termes, la Shoah est la recoupe explosive de ce moment de l'histoire du monde, de ce mensonge sur l'origine, dans toutes ses conséquences monstrueuses et caricaturales.

La tentative de dématérialisation des Juifs est l'écho de la dématérialisation des origines du dieu sur laquelle l'Église a fondé l'horloge temporelle du monde. C'est la recoupe de cette première coupure, mais c'est également la chute dans cette falsification de l'origine dont nous supportons encore à notre insu les déflagrations.

Certaines personnes, très vives au demeurant, nous disent parfois « j'en ai marre d'être sans cesse culpabilisé avec la persécution des Juifs », la question est « pourquoi se sentir coupable ? ».

Il s'agit d'interroger ce qui se cache derrière cette culpabilité. Or ce qui se cache peut se simplifier à l'extrême. On préfère se sentir coupable de la souffrance de l'autre que de voir sa souffrance. Or voir sa souffrance, c'est également réaliser sa haine. La reconnaître évite de la mettre en acte de violence. Le réel problème est que tout homme comprend à la fois un Juif et un nazi en lui-même. Mais cela demande précisément de remonter à ses racines en suivant le fil conducteur de sa souffrance sans la nier car le phénomène homme dans toutes ses dimensions est en nous-même. Il n'y a qu'à se pencher et défricher afin que notre parole puisse véritablement s'accorder à nos battements de cœur.

La folie psychiatrique

Jean-Louis Faure

La chronique d'Elsa Cayat évoque une scène singulière: «*Un jour, on me présente un homme, soit disant incurable...*».

Une parole est alors échangée sur la violence des colons qui «*jettent des pierres*» et Elsa Cayat renvoie la phrase à son interlocuteur en en déplaçant le sens.

Cette scène m'a d'abord fait penser au passage de l'évangile de Jean sur la femme adultère (où il est aussi question de pierres, de lapidation).

Mais j'ai surtout pensé à la scène du meurtre de l'arabe par Meursault, dans «*L'étranger*» de Camus. Mais ici, la perspective est inversée. Nous ne sommes plus du côté de Meursault, mais de l'arabe, de l'anonyme, du sans sujet...

«Il était là depuis 40 ans, date à laquelle il avait déclenché une «schizophrénie» lors de l'indépendance de l'Algérie...». L'inconscient ignore la mort. Il ignore aussi le temps. Il n'en tient pas compte. La parole s'est congelée, comme si, sous l'effet d'une sidération, le travail de deuil n'avait pu commencer.

Comment ne pas rapprocher ces 40 ans de mutisme du temps mis par tant de rescapés des camps à témoigner? Je pense à des peintres comme Zoran Music ou Olivier Debré (présents dans les collections du Musée des Beaux Arts de Caen), dont l'œuvre ne portait pas trace de l'horreur avant que celle-ci n'affleure, tardivement. Je pense aussi à des écrivains comme Jorge Semprun dans «*L'écriture ou la vie*» ou à Joseph Bialot, mort tout récemment, qui écrivait des romans policiers, avant de livrer son témoignage sur Dachau dans «*C'est l'hiver que les jours rallongent*». Je pense aussi à Primo Levi ou au poète Paul Celan, qui n'ont pu supporter l'insoutenable. Ces remarques valent pour la guerre d'Algérie. Je souhaite évoquer ici la mémoire de Germaine Tillion, qui a vécu les deux: le camp de Ravensbruck et la guerre d'Algérie, avec ce qu'elle appelait la «*clochardisation*», sous l'effet de la colonisation, des tribus des Aurès-Nementcha, qu'elle avait étudiées avant guerre.

«La grande histoire, l'indépendance de l'Algérie avait inscrit la peur des colons dans sa chair [...] La grande histoire s'était ainsi substituée à son histoire [...] C'était dans ce pan d'histoire ultra traumatisante qu'il était enfermé depuis 40 ans.»

Dans «La mémoire, l'histoire, l'oubli», Paul Ricœur analyse longuement, minutieusement ces différents fils, comme ceux que tissent les trois Parques...A côté de l'histoire comme «travail de sépulture», travail nécessaire au demeurant, Ricœur replace la mémoire dans ses différentes facettes, ses différents avatars. Devoir de mémoire, «qui est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi.» C'est ce que nous faisons ce soir. Mais, note Ricœur, «le trop de mémoire rappelle la compulsion de répétition dont Freud nous dit qu'elle conduit à substituer le passage à l'acte au souvenir véritable.» Ainsi s'opposent une mémoire répétition, qui résiste à la critique, et une mémoire souvenir, qui est fondamentalement une mémoire critique, une mémoire au travail, et donc une mémoire inaboutie. «L'histoire est un cauchemar dont je ne me réveille pas», dit Stephen Dedalus, le héros de «Ulysse» de James Joyce. Et en effet, la grande Histoire ne rend pas compte des détours de la mémoire.

«La violence de sa parole était aussi une façon de lancer de la vie du fond de son tombeau [...] le pouvoir transcendantal, sacré et pacificateur de la parole...»

D'une manière générale, la psychanalyse a peu parlé de la colonisation. Freud évoque la guerre en réponse à Einstein, et le «Malaise dans la civilisation» est implicitement celui de la civilisation occidentale. La colonisation était pourtant en pleine expansion dans le temps même où naissait la psychanalyse. Lacan ne parle pas plus de la décolonisation, pourtant en marche dès le début de ses séminaires.

Les psychanalystes qui en parlent le font parce qu'ils sont directement concernés. Octave Mannoni, fonctionnaire de l'administration coloniale à Madagascar, ou Solange Falladé, affiliée à une dynastie royale du Dahomey...ou Elsa Cayat, justement, née à Sfax en 1960, dans une Tunisie venant d'acquérir son indépendance.

La psychanalyse aurait pu -même s'il n'est pas trop tard- contribuer au travail de mémoire encore largement inachevé de part et d'autre de la Méditerranée, et, ainsi, tenir à distance, autant que faire se peut, le pouvoir envahissant de l'horreur...

La folie psychiatrique

Elsa Cayat

Lorsque j'ai fait mes premiers pas en psychiatrie, que je pénétrais pour la première fois à Esquirol (ex-Charenton), la première chose qui m'a frappée était l'intensité du lieu. Les murs asilaires étaient lourds de l'histoire de l'abus de pouvoir de la psychiatrie, mais l'espace, lui était riche de l'âme humaine qui éclate en toute inconscience à ciel ouvert dans la folie. Un jour, on me présente un homme soi-disant incurable. Il était là depuis quarante ans, date à laquelle il avait déclaré une « schizophrénie » lors de l'indépendance de l'Algérie. A présent, il était réduit à l'état de bête humaine. On le colmatait à coups d'injections de neuroleptiques, d'électrochocs et de chambre d'isolement lorsqu'il éclatait en salves de violence. On s'était habitué à rire de sa détresse et à sadiser sa violence. C'était un enfant, disait-on, car « on l'aimait bien ».

Or, mon premier entretien avec lui a bousculé en moi tous les fondements de la psychiatrie car, brutalement, j'ai compris que la psychiatrie était une technique vide de sens, juste bonne à abuser des patients pour ne rien savoir de ce que la folie renvoie de l'homme.

Alors que je lui posais une question d'entrée en matière afin de faire connaissance avec lui, ce patient se met d'abord à sourire, puis brutalement il se lève en hurlant « les colons me jettent des pierres » de façon répétitive, tout en essayant de me frapper en fuyant. Comment comprendre cette soudaine réaction ? L'écart énorme entre ma parole fraternelle qui l'a touché une fraction de seconde et l'excentricité de sa réponse à la fois furieuse, fuyante et violente. Je me suis dit que ce lui jetait des pierres, c'était mes mots. Les pierres étaient pour lui l'équivalent des mots qui frappent lorsqu'ils lui étaient adressés. Mais ce qu'il fuyait par la violence, c'était la fraternité. Il était tellement écorché vif, si peu habitué à parler, à être traité comme un humain, qu'anticipant immédiatement la violence de l'autre en face de lui, il la précipitait en l'agissant. C'est comme cela que les mots étaient devenus exclusivement des jets de pierres.

Enfin, la chaleur humaine le replaçait immédiatement dans le passé, où il était enfermé depuis tant d'années, nommément dans le monde où il était fou. La grande histoire, l'indépendance de l'Algérie avait inscrit la peur des colons dans sa chair et dans son sang eu

égard à la violence qu'il avait subie. La grande histoire s'était ainsi substituée à son histoire. C'est dans ce pan d'histoire que la chaleur humaine le repoussait par opposition, car c'était dans ce pan d'histoire ultra traumatisante qu'il était enfermé depuis quarante ans. Or, sur cet enfermement traumatique non écouté, non parlé, non réfléchi, la psychiatrie scellait à double tour la dalle où il était emmuré vivant. Néanmoins, ce qu'il y a de saisissant, c'est qu'à force d'avoir été obligé de taire tout sentiment, l'usage de sa parole était atrophié, sa parole elle-même avait la forme de lance-pierres, mais la violence de sa parole était aussi une façon de lancer de la vie du fond de son tombeau, et c'est par là qu'il essayait de me permettre de faire sa connaissance. J'ai pu ainsi éveiller son attention en rattrapant une balle qu'il me lançait du tréfonds de sa détresse. Un jour où il me disait « la violence des colons lorsqu'ils me jetaient des pierres, c'était terrible », après lui avoir laissé le temps de réaliser sa peine d'enfant, je lui dis : « La vie au lance-pierres décollons !!! » Là, il a pu éprouver le double fond de la parole, ressaisir les liens cachés qui le désunissaient de lui au point que lui qui ne connaissait des mots que la pierre meurtrière redécouvrirait pas à pas le pouvoir transcendantal sacré et pacificateur de la parole, par un cœur qu'au départ il n'avait plus pour lui.

La capacité de s'aimer

Marie Chapelle

Avant de vous parler de la chronique que j'ai choisie, je voudrais remercier Daniel pour son initiative militante et engagée à l'image d'Elsa Cayat : organiser une soirée autour d'Elsa Cayat, un an jour pour jour après l'attentat de Charlie Hebdo qui a coûté la vie à cette femme, psychanalyste et chroniqueuse au sein du journal depuis un an.

Un double hommage : à celui des victimes de cet attentat qui a tristement marqué l'année 2015 et à celle qui au travers de ses chroniques, parlait de la psychanalyse avec simplicité (ce qui n'est pas si fréquent il faut bien le dire), avec la conviction que la psychanalyse ouvre à la liberté individuelle et à la capacité de penser son histoire individuelle et collective, et de la réinterroger pour ne pas rester emprisonner dans les dictas des autres ... Quand on sait comment la vie d'Elsa s'est arrêtée, c'est troublant ...

J'ai eu beaucoup de mal à choisir une seule chronique. Chacune d'entre elles pouvant faire l'objet d'une discussion, d'un échange, d'une réflexion plus approfondie. J'ai cependant choisi la dernière, parue après sa mort : la capacité de s'aimer. Elle fait écho au livre, qui porte le même titre « la capacité de s'aimer », qu'elle était en train d'écrire et qui a été publié en avril 2015 par un de ses proches, François Xavier Petit ... « *preuve en est que personne ne pouvait la faire taire* » dit la préface. Et Joli pied de nez à ceux qui l'ont tuée !

Au-delà de son titre, ce livre m'a beaucoup touchée, car elle y évoque une question clé comme le dit François Xavier Petit dans la préface : « *Pourquoi avons-nous donc si peur ? ... Peur d'être soi, d'être heureux et d'être libre ; non pas dans l'absolu, mais soi parmi les autres, soi dans les liens d'amour que l'on cherche et que l'on tisse, soi dans la relation de filiation qui imprime sa marque indélébile dans le corps et dans l'esprit de chaque être* ».

Dans les questions que notre société moderne soulève, Elsa Cayat interroge le fond et non le cadre, elle promeut la capacité de pensée de chacun d'entre nous, « *aux risques d'avoir à faire à nos propres blessures originelles et constitutives, celles de notre enfance, enfouies le plus loin dans l'inconscient* ».....« *A l'évidence, c'est le plus grand risque, car l'on est chacun notre plus grand adversaire, l'ennemi le plus intime, celui qui connaît le*

mieux les failles, les faiblesses, les lâchetés et les désirs ; celui à qui on ne peut jamais mentir complètement, celui qui est le plus difficile à aimer, tant l'amour et la haine sont proches ». Je cite FX Petit.

Visionnaire et militante, elle se livre sans relâche, à un plaidoyer pour la psychanalyse, « *chemin de liberté, de désaliénation, de retour vers soi à travers l'exploration de la souffrance et du malheur issus du passé et de la filiation* » comme le reprend Alice Ferney dans sa préface. Comme Freud et Lacan avant elle, elle met au premier plan de la construction d'un être humain sa première rencontre singulière avec l'autre, un autre dont il dépend, dont il a besoin pour vivre, et qui est à l'origine de sa naissance en tant que sujet.

En tant que psychanalyste dans la cité - je fais référence à Françoise Dolto - qui insistait sur la place du psychanalyste dans la société et pas uniquement dans son cabinet, elle questionne d'une manière singulière et très psychanalytique toutes les évolutions sociales, économiques et techniques de notre société moderne. « *Pas question de rester à la surface, il faut descendre vers les origines, repenser nos héritages, « faire voler en éclats les écrans », questionner les préjugés* » comme le dit Alice Ferney dans sa préface. Elsa Cayat aborde chaque question comme on aborde un analysant en cure, avec la conviction que penser est le contraire de juger, que parler, mettre en mots ce que l'on ressent, ce que « ça nous fait » au plus profond de nous, a des effets salvateurs et nous libèrent des liens dans lesquels nous sommes enfermés sans le savoir.

En osant parler de tout, et surtout de ce qui nous fait peur, de ce qui nous dérange le plus en nous, de ce que nous avons peur de questionner, elle montre que nous accédons à cette part de nous qui nous est étrangère. Accepter cette part d'étrangeté chez soi, c'est aussi l'accepter chez l'autre, l'étranger et, du coup, ne plus rejeter l'autre, la différence, cette part étrange ... pouvoir mettre en mots l'étrange en soi permet de l'accepter chez soi et aussi chez l'autre ; refuser d'avoir à faire à ce qui nous dérange, c'est rejeter ce qui fait peur et prendre le risque de rejeter l'essentiel de ce que nous sommes au prix d'une certaine normalité déshumanisante. Savoir ce que ça nous fait et ce que ça nous a fait a des effets salvateurs sur nous, sur notre façon d'être au monde et aux choses. Elle met en avant que de parler de ce qui nous gêne, nous dérange, nous fait souffrir, permet d'avoir moins mal et surtout de pouvoir faire avec plutôt que contre. Elle montre combien s'autoriser à la pensée a le pouvoir de changer son regard sur les choses et, de ce fait, de changer les choses, et de

nous maintenir en – vie.

Le leitmotiv d'Elsa Cayat était : Penser plutôt que rejeter, savoir plutôt que nier, regarder en arrière plutôt que fuir le passé....

Après ce long préambule, je reviens sur la chronique que j'ai choisie :

Elsa Cayat démarre sa chronique comme suit : *« Je veux parler de la difficulté que l'être humain rencontre à s'ouvrir aux questions que pose l'autre dans sa différence, à faire une place à cette différence et, à partir de ceci, à reconnaître qu'il n'en fait aucune à la sienne : ni à l'écart entre ce qu'il veut et ce qu'il fait, entre ses désirs et ses ratés Il préfère nier les motifs qui se cachent derrière l'émotif, censurer l'émotion, de crainte d'être pris en flagrant délit de manque de maîtrise. »*

Avec un clin d'œil lacanien, elle décrit bien ce courant de pensées actuel qui fait la part belle à la maîtrise de ses affects et à la volonté de gérer, maîtriser ce qui nous touche ou ce qui nous traverse. Une sorte de zéro défaut, de pas de « trucs qui clochent » qui renvoie à des expériences récentes comme le repérage des enfants agressifs dès la maternelle... Refouler les pensées plutôt que de les élaborer ; refuser d'avoir à faire à ce qui cloche en nous au risque qu'il s'exprime encore plus fort parce que ça cloche toujours ! Ne pas chercher à comprendre mais tout faire pour ne pas avoir à faire à ce qui dérange chez soi et que l'on projette à l'extérieur, chez l'autre. Masquer ce qui agit au plus profond de nous aux risques qu'il s'exprime encore plus fort ou qu'il explose faute d'avoir pu être élaboré.... Ces propos renvoient à ceux de Lucien Israël quand il dit : « ce qui caractérise le normal, c'est la platitude du tracé, la timidité des aspirations, l'écrasement des désirs et cela, grâce à des mécanismes de défense autrement efficaces que les mécanismes névrotiques La psychiatrie moderne nous propose comme modèle ceux dont les mécanismes de défense sont les plus dispendieux, les plus coûteux, les plus efficaces aussi mais qui visent à supprimer, non seulement l'expression, la manifestation mais aussi l'essence même du désir.... »

Elle poursuit : *« Or, cette attitude a une raison : la peur. La peur qu'a l'individu de retourner sur les chemins de son passé, de revisiter ses amours infantiles dans leur réalité, de voir vraiment où il était dans ses émotions anciennes qui, par moments, resurgissent à ses dépens. Ordinairement il préfère la nostalgie, qui est, en grec, étymologiquement, la souffrance du retour et que je traduirais par le choix de la souffrance en tant qu'elle figure*

à tort pour l'homme une preuve d'amour. Ce choix accule l'être très loin hors de lui, puisque c'est ce refus de retour, ce refus de penser à lui, qui le conduit à tenter vainement de trouver un refuge dans ce que le regard de l'autre dit de lui, et donc à ne plus être soi-même ».

Retourner sur les chemins de son passé, de son histoire singulière et essayer de comprendre comment elle s'est imprimée en nous, à nos dépens, c'est-à-dire sans que nous le sachions. C'est le travail de l'analyse dont parle Elsa. Comprendre comment notre histoire s'est tissée avec nos parents, nos proches, et comment nous nous sommes construits dans cette dépendance, cette aliénation dont parle Freud et Lacan, aliénation nécessaire à notre advenir mais aussi enfermante. Comment naît-on en tant que sujet ? La particularité d'un nourrisson, c'est que laissé à lui-même, il meurt et n'a pas la capacité d'appeler au secours. Chaque histoire est singulière et s'inscrit dans une lignée, dans une histoire familiale, elle aussi singulière. Les bruits du bébé liés à la mise en route de l'appareil respiratoire et aussi l'appareil digestif sont traduits par la mère comme un appel. Le corps du nouveau-né est livré aux urgences de la vie qu'il ne peut ni supprimer, ni comprendre. En réaction, le nouveau-né crie et s'agite. Son cri le soulage de l'excitation ; pour que cette excitation trouve une issue, il faut un autre qui fait une coupure pour changer la direction de l'excitation. **L'inconscient naît à ce moment-là** ; Freud parle de refoulement originaire et décrit la rencontre originaire de l'infans avec celui qui le fait rentrer dans le monde : premier lieu d'adresse de l'enfant. Les conditions de la saisie par l'Autre de la détresse originaire s'engramment dans notre corps de manière indélébile. Un autre préhistorique et inoubliable pour prendre soin de lui et permettre la vie. Un singulier de la rencontre qui renvoie ma singularité. Cette rencontre est exemplaire, elle s'engramme en chacun de nous et elle fait signe dans chacune des rencontres à venir. Elle organise notre être au monde et aux autres. Quelle affaire : la détresse originelle du nouveau-né et la manière dont la mère (où la personne qui prend soin de lui) l'accueille et s'adresse à lui, signe la particularité du développement du moi. La mère suppose qu'elle répond à la demande du nouveau-né qui lui aussi suppose qu'il a à répondre à cette demande. Nous sommes tous issus de cette rencontre-là, unique.

Avec ses mots à elle et de manière très simple, Elsa Cayat décrit ce qu'est un travail analytique et le but de l'analyse : se dépendre du regard de l'autre et accéder à sa place de

sujet ... Comment sortir de cet état d'aliénation au premier autre dont nous sommes tous issus et qui est nécessaire pour ensuite, pouvoir nous séparer de cet Autre et devenir un – dividual à part entière. Si, dans les faits, la naissance marque cette séparation corporelle, le petit d'homme est sous l'emprise de l'autre pendant des années et cette emprise est incontournable et nécessaire à sa vie. Mais, s'il n'y prend pas garde, s'il ne réinterroge pas son histoire et la manière dont lui l'a vécu dans sa chair et dans son être, s'il ne met pas en mots « ce que ça lui a fait » et ce que ça lui fait, il peut rester prisonnier de ce que l'autre a vu en lui et a désiré pour lui et se perdre en tant qu'être autonome et responsable.

« L'expérience montre qu'on a le choix : souffrir de l'ignorance pour entretenir la nostalgie d'un rêve d'amour originare et absolu, ce qui contraint l'homme à ne jamais vivre l'amour (ses plaisirs, ses peines) quand il est là, là où il est, à n'être jamais dans le moment pour maintenir le fantasme de son tout. Ou bien on choisit de cesser d'ignorer et d'entamer l'amour de son rêve, ce qui est la seule condition pour que, dévêtu de ses oripeaux métaphysiques, l'amour, c'est-à-dire la relation à l'autre, se déleste de sa fatalité et devienne, avec soi, réalité. »

Elsa met bien en avant le choix de tout être humain d'en savoir quelque chose ou de ne rien en savoir du sujet de l'inconscient dont parlait Lacan. Cette part de nous paradoxalement si familière et pourtant insue de nous. La vérité du sujet, celle qui agit le sujet à son insu et qui nous pousse à dire et à entendre : « je ne sais pas pourquoi mais c'est plus fort que moi ! Je sais que je ne devrais pas le faire mais je ne peux pas faire autrement ! »

Je cite Lucien Israël encore : « le travail psychanalytique est un travail de libération qui consiste à mettre en paroles les blancs dans lesquels on cachait des images dites de jouissance que l'on se gardait bien d'exposer au discours, d'exposer à la parole, afin de les conserver par devers soi, en images. C'est-à-dire pour en conserver la fonction masturbatoire..... Ne croyez pas qu'on ait ici affaire à un phénomène pathologique. Chacun de nous a des pans entiers de son existence – qui ne sont pas du tout limités à l'enfance – où il serait parfaitement incapable de dire ce qui s'est passé. Que ces périodes soient des sources d'énergie, c'est vrai, et des sources de jouissance, c'est encore plus vrai.... A vous d'évaluer si vous préférez conserver ces plaisirs solitaires et peu compromettants ou si vous préférez partir à l'exploration d'autre chose ». Tout homme, toute femme a le choix de ne rien en savoir aux risques de rester prisonnier de lui-même et des autres, ou d'en savoir

quelque chose pour pouvoir se risquer à être libre mais au prix de ne plus être attaché. Une liberté qui fait peur là encore car elle ne peut plus se cacher derrière un autre mais qui ouvre des portes jusque-là restées closes. Ce sont elles qui conduisent à quitter le plaisir à être dans les bras de sa mère pour accéder au plaisir de découvrir et d'explorer le monde qui l'entoure, à lâcher la jouissance du corps à corps pour marcher seul et ne plus dépendre de l'autre pour se déplacer....

« Ici la société et le sujet se rejoignent ; dans la recherche d'autorité dont on dépend, mais dont on connaît l'abus de pouvoir. Cette autorité, c'est autant celle du système social, politique, économique, que de l'autre, dont l'abus est au grand jour, mais dont on ne peut se passer. C'est le même mécanisme qui assaille l'individu, lui qui hésite, qui a peur d'être libre, de suivre son désir, de construire sa vie ; lui qui aime avoir la bénédiction d'une autorité, et ce faisant ressent l'humiliation que produit le besoin de demander la permission. »

Elsa Cayat montre le paradoxe dans lequel chaque homme est pris et au-delà chaque société est prise :

- Pris dans l'Autre, aux prises avec l'autre, maintenu dans la dépendance à l'autre de quand il était enfant, pris dans le désir de l'autre et dans ses attentes, tout en se plaignant et en souffrant. Un autre qui sait pour soi, un autre qui a autorité sur soi, un autre qui nous dit quoi faire et quoi penser et qui nous maintient à cette place d'objet qui est tout pour lui mais qui n'est rien sans lui...
- ou alors capable de suivre ses désirs et libre de choisir sa vie, au prix de ne plus être celui que l'autre attend ou qu'il suppose qu'il attend de lui. Une liberté de penser et d'agir au risque de ne plus répondre au désir de l'autre, de ne plus être pris dans le sillage connu et reconnu de lui et de l'autre, envisager d'autres sillages, s'ouvrir à d'autres possibles.

« Car si la psychanalyse a découvert quelque chose de fondamental, à savoir que la souffrance humaine dérive de l'abus, cet abus, à son tour, dérive de la croyance, c'est-à-dire de tout ce que l'on a bu, ce que l'on a cru. Abuser de l'autre n'est pas une marque de toute puissance perverse, abuser est une marque d'aliénation, et être abusé par l'autre également. Or, pour sortir de ces rapports de domination et découvrir un rapport positif à

l'autre, ouvert, non fondé sur la négation de soi et donc de l'autre, il n'y a pas d'autre moyen que de se défaire de toutes les illusions avec lesquelles nous avons été préconçus.»

Elsa Cayat reprend là les dires de Freud : l'enfant existe en répondant à la demande de l'Autre et c'est là qu'il acquière le langage. La première rencontre ordonne la manière d'être singulière à venir. L'enfant se soumet à la demande de l'Autre. La mère étant elle-même prise dans le registre de ses parents.

Le propos maternel est une structure de demande à laquelle l'enfant doit répondre. Tout comme Freud, elle insiste bien sur le fait qu'il ne s'agit pas des mauvaises mères mais que c'est constitutif et nécessaire à la naissance d'un sujet. Personne ne peut y échapper ! C'est au père ensuite de faire en sorte que cette dépendance ne dure pas trop longtemps, de faire coupure. Un passage obligé pour tous les êtres humains, qui d'ailleurs, s'il n'a pas lieu, conduit à la psychose ! Il faut faire avec et en avoir conscience plutôt que de le nier.

Cet appétit de l'Autre, le nouveau-né n'a pas le choix, c'est ça ou bien il crève ! ça précipite la demande de l'Autre ; cela n'a rien à voir avec être une bonne ou une mauvaise mère. C'est structural. Une relation nécessaire. C'est cette toute première relation à l'Autre qui contamine toutes les autres mais elle est retranchée, inconnue du sujet tout en étant familière c'est-à-dire quelque chose en lui qui l'agit à son insu sans qu'il n'en sache rien mais sans pouvoir faire autrement. Elle définit les voies par lesquelles l'enfant va rentrer en relation avec tous les autres qu'il croisera sur son chemin. Comme la charrue creuse un sillon dans la terre, cette première rencontre organise la relation de chaque être humain au monde qui l'entoure. Ce sillon est nécessaire, incontournable à sa naissance en tant que sujet, mais il peut conduire à l'idée qu'il n'y aurait qu'une seule route, aucun autre sillon possible... Sauf à se retourner, à comprendre pourquoi et comment il a creusé ce sillon là et, dès lors, à pouvoir envisager tous les autres possibles. Une voie vers la liberté de penser et d'agir et une opportunité d'envisager sa vie autrement qu'enfermée et enfermante.

Elsa Cayat met en lumière, l'aliénation première de tout être humain au langage de l'Autre et aux modalités de la jouissance de l'Autre avant l'apparition du sujet.

A chaque fois, Elsa décrit la relation de pouvoir qui existe entre un enfant et son parent. Elle insiste sur cette relation incontournable d'aliénation première de l'être humain à celui qui en a la charge. Freud parlait du bébé abandonné dans les bras de sa mère, totalement soumis à ses désirs à elle. Un abandon nécessaire, une dépendance à l'autre incontournable mais,

comment s'en dépendre une fois que le sujet a grandi et qu'il se dit autonome ? Il ne suffit pas de savoir marcher, parler, manger, vivre seul pour ne plus dépendre du désir de l'autre. Comment exister autrement que dans la demande du premier autre ? Comment envisager une relation à l'autre moins aliénante et moins enfermante ?

L'idéalisation de cette première rencontre comme étant l'amour absolu et indiscutable a pour effet de la laisser telle quelle. Une idéalisation qui refuse de penser à ce que nous avons vécu dans notre corps, et qui a pour effet d'enfouir ce qui nous a fait mal, ce qui nous a blessé pour ne surtout pas y avoir à faire... consciemment, car, de fait, ne pas en parler a des effets bien plus forts et bien plus nocifs que de pouvoir en parler et en dire quelque chose de ce que l'on a ressenti soi. La peur de ce qui nous fait peur en nous a pour effet de le taire, le terrer au fond de soi ou le rejeter sur l'autre, l'extérioriser sur l'étranger, celui qui donne à voir quelque chose que je ne veux pas voir. Alors que de tenter l'expérience de mettre des mots sur ce que « ça fait », sauve et ouvre vers l'autre au contraire.

La psychanalyse comme seul moyen de se dépêtrer de cette aliénation première indispensable, seul moyen pour se séparer de l'autre, celui dont nous sommes issus, se dépêtrer des raies du filet dans lequel nous sommes pris nécessairement.

Boiter n'est pas pécher ! disait Lucien Israël. Belle formule pour dire que nous boitions tous ! Impossible d'y échapper, impossible d'échapper à cette dépendance à l'autre dans les bras duquel nous nous abandonnons, qui est tout pour nous et qui a tout pouvoir sur nous.

Nous ne pouvons exister que pour autant que nous sommes objet d'une demande, que nous participons à la jouissance de la mère ! Un enfant qui n'est pas pris par une demande quelle que soit sa nature, ne peut pas exister. Ce qui est premier, c'est ce qui vient de l'Autre et ce qui est hors sens ; une signification qui lui échappe.

C'est le prix à payer pour l'existence humaine = on passe notre vie durant à fournir de la jouissance à ce premier autre et ensuite à tous les autres qui suivent....

Pour pouvoir accéder à nos désirs et vivre de manière libre, autonome et responsable, il nous faut d'abord accepter les deux manques du parlêtre comme disait Lacan : que ce qui le constitue comme être parlant vient de l'Autre et l'Autre est un être sexué qui vient de l'Autre.

Le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre.

La capacité de s'aimer

Elsa Cayat

Je veux parler de la difficulté que l'être humain rencontre à s'ouvrir aux questions que pose l'autre dans sa différence, à faire une place à cette différence et, à partir de ceci, à reconnaître qu'il n'en fait aucune à la sienne : ni à l'écart entre ce qu'il veut et ce qu'il fait, entre ses désirs et ses ratés ; ni à l'écart entre les réels qui causent ses peines et ses joies et ces réels mêmes. Il préfère nier les motifs qui se cachent derrière l'émotif, censurer l'émotion, de crainte d'être surpris en flagrant délit de manque de maîtrise.

Or cette attitude a une raison : la peur. La peur qu'à l'individu de retourner sur les chemins de son passé, de revisiter ses amours infantiles dans leur réalité, de voir vraiment où il était dans ses émotions anciennes qui, par moments, resurgissent à ses dépens. Ordinairement il préfère la nostalgie, qui est, en grec, étymologiquement, la souffrance du retour et que je traduirais par le choix de la souffrance en tant qu'elle figure à tort pour l'homme une preuve d'amour. Ce choix accule l'être très loin hors de lui, puisque c'est ce refus du retour, ce refus de penser à lui, qui le conduit à tenter vainement de trouver un refuge dans ce que le regard de l'autre dit de lui, et donc à ne plus être soi-même.

Le même recherché en amour ne peut, à la longue, que se déprécier dans l'insatisfaction, la souffrance et l'anxiété en ceci que la clé de ce que l'on est, la clé de son identité à laquelle l'autre est substitué, aucun autre ne l'a si ce n'est soi. [...] Comme le dit si bien Milan Kundera dans *L'Ignorance*, « En espagnol, *Añoranza* vient du verbe *Añorar* (avoir de la nostalgie) qui vient du catalan *Enyorar* dérivé du mot latin *Ignorare* (ignorer). Sous cet éclairage, la nostalgie apparaît comme la souffrance de l'ignorance ». L'expérience montre qu'on a le choix : souffrir de l'ignorance pour entretenir la nostalgie d'un rêve d'amour originaire et absolu, ce qui contraint l'homme à ne jamais vivre l'amour (ses plaisirs et ses peines) quand il est là, là où il est, à n'être jamais dans le moment pour maintenir le fantasme de son tout. Ou bien on choisit de cesser d'ignorer et d'entamer l'amour de son rêve, ce qui est la seule condition pour que, dévêtu de ses oripeaux métaphysiques, l'amour, c'est-à-dire la relation à l'autre, se déleste de sa fatalité et devienne, avec soi, réalité. [...] Ici la société et le sujet se rejoignent ; dans la recherche d'autorité dont on dépend, mais dont on

connaît l'abus de pouvoir. Cette autorité, c'est autant celle du système social, politique, économique, que de l'autre, dont l'abus est au grand jour, mais dont on ne peut se passer. C'est le même mécanisme qui assaille l'individu, lui qui hésite, qui a peur d'être libre, de suivre son désir, de construire sa vie ; lui qui aime voir la bénédiction d'une autorité, et ce faisant ressent l'humiliation que produit le besoin de demander la permission.

Droit et psychanalyse se rejoignent sur un point commun, car ce qui est au principe du droit – liberté, égalité, fraternité – est le but de la psychanalyse. Le droit d'un point de vue collectif et la psychanalyse d'un point de vue individuel ont pour fonction de limiter l'abus chez l'homme en le régulant. Car si la psychanalyse a découvert quelque chose de fondamental, à savoir que la souffrance humaine dérive de l'abus, cet abus, à son tour, dérive de la croyance, c'est-à-dire de tout ce que l'on a bu, de tout ce qu'on a cru. Abuser de l'autre n'est pas une marque de toute puissance perverse, abuser est une marque d'aliénation, et être abusé par l'autre également. Or, pour sortir de ces rapports de domination et découvrir un rapport positif à l'autre, ouvert, non fondé sur la négation de soi et donc de l'autre, il n'y a pas d'autre moyen que de se défaire de toutes les illusions avec lesquelles nous avons été préconçus.²

2 Ce texte est paru dans l'ouvrage La capacité de s'aimer, Payot et Rivages, mai 2015

Conclusion

Daniel Olivier

« J'ai toujours pensé pour ma part, que le rôle du psychanalyste ne se limite pas à la conduite des cures, ni à la capitalisation égoïste d'un savoir, mais s'étend, prenant racine dans son expérience de la souffrance humaine, au-delà de son cabinet et de ses concepts, à ses interventions quotidiennes. La parole et l'écrit du psychanalyste doivent s'adresser surtout à ceux qui sont en prise avec la vie réelle. Ses interventions doivent éveiller les adultes, les pousser à chercher la juste attitude à prendre vis à vis des difficultés de leurs enfants. Cette attitude -dynamique, flexible, vivante, toujours en éveil, à l'écoute prête à réagir selon la vérité-, une fois mise en œuvre, peut prévenir les troubles, canaliser les échanges symboliques vers la créativité et le développement et non pas vers des impasses ».

Relisant ce passage de Françoise DOLTO, dans la difficulté de vivre³... , j'ai pensé à Elsa. Je me suis autorisé à penser que cette définition lui allait bien.

La quête de la vérité, peut-être encore plus de la véracité, la capacité d'aimer et surtout de ne pas avoir peur. Ne pas se taire ! Claironner son enthousiasme !

Voilà non pas, ce qu'il nous reste d'elle, mais ce qui « continue » d'elle.

Les échanges que nous venons d'avoir ce soir, témoignent de la complexité, la vivacité des propos d'Elsa Cayat et comment elle nous invite au travail, à la réflexion, au doute structurant, ferment véritable de la constitution de puissantes convictions. Nous avons parlé d'elle, elle nous a fait parler aussi un peu de nous, un peu de vous.

Elsa Cayat⁴ avait l'habitude de commencer chacune de ses séances de thérapie en disant à ses patients de sa voix forte et entraînante : « Aloooooors, racontez moi ! »

Elle a encore réussi son coup ce soir et je crois bien des soirs à venir.

3 La difficulté de vivre, Françoise Dolto – Éditions Vertiges Carrière

4 La capacité de s'aimer, Elsa Cayat - Éditions Payot et Rivages